DISSERTATION

N° 197.

SUR

LA CHLOROSE,

OU PÂLES COULEURS,

CHEZ LES JEUNES FILLES;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 17 août 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR AMÉDÉE-HIPPOLYTE MERCIER, des Lucs,

Département de la Vendée.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, *Président.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET, *Examinateur.*
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Examinateur.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX, *Suppléant.* / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER, *Examinateur.* / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubois.
Bayle, *Suppléant.*	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras.
Devergie.	Trousseau, *Examinateur.*
Dubled.	Velpeau, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

LEUR FILS RECONNAISSANT,

A.-H. MERCIER.

A MON FRÈRE

ET

A MA MÈRE.

DISSERTATION

SUR

LA CHLOROSE,

OU PÂLES COULEURS,

CHEZ LES JEUNES FILLES.

La chlorose, du grec χλωρος, *vert, pâle, jaunâtre comme l'herbe fanée,* présente pour caractères principaux une décoloration générale de la peau et des membranes muqueuses, sans teinte particulière, comme dans l'ictère de la sclérotique, qui acquiert, au contraire, un aspect blanc émaillé. A cette pâleur se trouve le plus souvent lié un état de langueur habituelle, de trouble des fonctions circulatoires, digestives et respiratoires, avec dérangement du flux menstruel. Il est difficile de trouver une affection sur le siége de laquelle il ait été fait plus de versions, et qui ait eu des dénominations plus variées. La plupart des anciens auteurs qui ont écrit sur les maladies des femmes en font mention : Hippocrate, dans son livre *de Virginum morbis,* entre déjà dans quelques détails à ce sujet. Baillou la qualifie improprement de *couleurs honteuses;* Plater la désigne sous le nom

de *décoloration de la peau;* Mercatus la nomme *fièvre blanche;* Langius, *fièvre d'amour.* Le nom de *chlorose,* vulgairement *pâles couleurs,* que les pathologistes modernes lui ont consacré, est celui qui doit être préféré; car si, d'une part, il a l'inconvénient de ne rien préciser sur la nature de la maladie, d'un autre côté il a l'avantage de désigner un de ses symptômes les plus constans. Si l'on recherche la place qu'elle doit occuper dans le cadre nosographique, on voit que *Sydenham* la range dans les affections hystériques; *Hoffmann* et *Van-Swiéten,* dans les cachexies; *Ethmuller* et *Sauvages,* dans les ictères; *Cullen,* dans les adynamies; *Tissot,* dans les obstructions. Quoi qu'il en soit, la chlorose sévit de préférence chez les jeunes filles à l'époque de la puberté, avant que les menstrues se soient établies, ou bien chez celles qui, après avoir été bien réglées pendant un temps plus ou moins long, ont vu tout à coup ou graduellement leurs règles se supprimer; aussi l'illustre *Pinel,* dans sa Nosographie, ne la regarde-t-il que comme un symptôme de l'aménorrhée. Cette opinion n'est point exacte : il n'est pas très-rare, en effet, de trouver des femmes qui n'ont jamais été réglées et ne sont point devenues chlorotiques; puis d'autres femmes, comme *Gardien* en fournit un exemple, qui, continuant d'avoir exactement leurs menstrues, ont cependant présenté tous les symptômes de la chlorose. *Cabanis,* dans son livre intitulé : Rapport du physique et du moral de l'homme, dit avoir vu plusieurs hommes atteints de cette maladie. Les enfans au berceau n'en sont point à l'abri; elle arrive chez eux lorsque le lait de la nourrice est trop séreux, et le sang du nourrisson, par suite de ce vice de nutrition, devient trop aqueux. De ce simple exposé il résulte que si les pâles couleurs peuvent survenir dans l'un et l'autre sexe, il est incontestable au moins qu'elles sont surtout communes chez les jeunes filles : ce sera en conséquence de la chlorose des jeunes filles exclusivement que je m'occuperai dans cette dissertation.

Causes prédisposantes.

Le développement de la chlorose est singulièrement favorisé par le sexe féminin, un tempérament lymphatique, une constitution détériorée par des maladies antérieures chroniques, le séjour des villes, l'habitation de certains quartiers bas, humides, sombres, où se trouvent réunis un grand nombre d'individus pauvres, croupissant dans la malpropreté, et faisant usage d'alimens peu nourrissans. M. *Vallée*, dans sa Thèse (1811), rapporte qu'elle est endémique à La Ferté-sous-Jouarre, aux environs des marais qui, dans ce pays, se trouvent en grand nombre. On range de même parmi les causes prédisposantes : l'abus des boissons aqueuses froides ou chaudes, des bains tièdes; le sommeil et la veille trop prolongés; les affections de l'âme, dont les plus efficaces sont la jalousie, la haine; les chagrins profonds, et surtout l'amour contrarié ou long-temps dissimulé; la privation des jouissances physiques de l'amour chez les jeunes filles, pour qui la continence est un devoir, et qui, au dire de Plutarque, sont condamnées à vivre à côté de la vie; une existence trop sédentaire, passée dans la mollesse et l'oisiveté. La fréquentation des bals, des spectacles, la lecture des romans, disposent à contracter la chlorose, principalement les jeunes filles qui, en vertu de leur organisation, ont les passions vives : ces différens moyens ne font qu'exciter davantage leur imagination déjà trop exaltée; leur esprit avide se repaît d'idées chimériques qui les fatiguent, les épuisent, et peuvent finir par les faire tomber dans un état de collapsus très-propre à la manifestation de cette maladie.

Causes prochaines.

On place généralement au premier rang l'aménorrhée et la dysménorrhée, et par suite les causes principales qui les peuvent produire; une frayeur vive spontanée, l'humidité des vêtemens, le passage rapide d'une température élevée à un air froid et humide lorsque le

corps est en sueur, l'immersion des pieds et des mains dans l'eau froide, une saignée faite intempestivement, l'occlusion de l'orifice vulvo-utérin par la membrane hymen ou une expansion membraneuse de nouvelle formation. Le professeur *Desormeaux*, qui regarde la suppression des règles comme cause fréquente de la chlorose, affirme qu'elle peut aussi être produite par leur excrétion trop abondante. Quant au siégé véritable, il diffère suivant les auteurs que l'on étudie. *Galien* le place dans l'engorgement de la rate, et il explique les phénomènes qu'on observe du côté de la digestion par la compression que la rate engorgée exerce sur l'estomac; *Cabanis*, dans l'inertie des organes génitaux, qui agissent sympathiquement sur ceux de la nutrition et de la sanguification. Dans ces derniers temps, M. *Roche* a émis une opinion à peu près semblable; le docteur *Boisseau* croit qu'elle tient à une diminution des qualités stimulantes du sang. M. le professeur *Andral*, dans ses Leçons orales, regarde comme cause première un excès de sérosité de ce même fluide.

Symptômes.

L'ordre dans lequel les symptômes se manifestent est loin d'être constant; la division que l'on en fait en deux périodes est donc purement arbitraire; elle a seulement le mérite de tracer la marche la plus ordinaire de la maladie, selon qu'elle est récente et que le désordre des fonctions offre peu de gravité, ou qu'elle date de loin, et que l'épuisement des malades est considérable.

Première période. Le premier phénomène qui frappe l'attention, lorsqu'on observe une jeune fille menacée de chlorose, c'est un état de langueur qui survient en elle; sa gaîté habituelle se perd, les plaisirs qu'elle aimait le plus lui semblent sans charmes; dès-lors tout l'ennuie, tout lui est à charge; elle évite la société, les réunions bruyantes; elle ne recherche que la solitude; parfois elle voit tout, supporte tout avec une indifférence étonnante; mais bien plus souvent

sa sensibilité est augmentée; la moindre émotion, la contrariété la plus légère lui font verser des torrens de larmes; elle laisse échapper des soupirs, et cette jeune personne, naguère insouciante, dont chaque parole exprimait un bonheur paisible, devient irascible, colère, nullement communicative, en proie aux idées les plus tristes; bientôt sa fraîcheur se fane, toute l'habitude de son corps s'altère, la peau se décolore, pâlit d'une manière remarquable; plus tard elle acquiert une teinte terne verdâtre; la transpiration est presque nulle; les lèvres, les gencives, les membranes muqueuses perdent leur couleur rosée; les yeux sont languissans, bordés d'un cercle violet; la face, et surtout les paupières après le sommeil, sont œdématiées; une semblable infiltration se voit le soir aux pieds et aux mains, et disparaît pendant la nuit; les chairs deviennent flasques; la maladie continuant, une céphalalgie plus ou moins intense survient, dont la douleur principale est à l'occiput; le sommeil se fait mal, il est fréquemment troublé par des rêves pénibles.

Du côté des voies digestives, diminution de l'appétit, puis dégoût pour les alimens plus ou moins complet. A ce dégoût se joint presque constamment une difficulté de digérer, une véritable dyspepsie. Les malades ont des nausées fréquentes, le matin des vomissemens bilieux, glaireux; quelquefois après le repas elles rejettent les alimens qu'elles ont pris; il peut se développer dans les intestins des gaz en plus ou moins grande quantité, qui donnent lieu à une tympanite fort incommode. Chez quelques malades il y a diarrhée; chez d'autres, et ce sont les plus nombreux, constipation opiniâtre; les déjections alvines sont sèches et blanchâtres; la langue est recouverte d'un enduit blanc jaunâtre. Il existe une grande irrégularité d'appétit, des goûts dépravés. L'on voit rechercher avec avidité les mets les plus sapides, du sel, des fruits verts; les substances les plus dégoûtantes, du charbon, de la craie, des insectes, des cheveux. Il a existé dans ces dernières années, à l'hôpital de Lyon, une chlorotique qui offrait cette singularité. Elle se levait la nuit, enlevait avec des ciseaux des mèches de cheveux aux autres malades, et les mangeait ensuite avec

grand plaisir. Il faut bien se garder de croire que tous ces accidens soient la preuve incontestable d'une gastrite chronique, car la saignée abondante peut les produire, et on ne doit jamais perdre de vue ce grand principe : pour qu'un organe accomplisse ses fonctions, il faut qu'il ait un certain degré de forces en-deçà et au-delà duquel ces mêmes fonctions sont troublées.

Les exhalations séreuses sont augmentées. Il y a parfois tendance à contracter une ascite, ce qui est une preuve que les hydropisies tiennent souvent à la composition du sang.

Un phénomène de la plus haute importance se passe ordinairement du côté de l'utérus. Quelquefois cependant rien de nouveau ; le flux périodique existe et n'éprouve aucun changement, ce qui est rare; ce qui est fréquent, au contraire, c'est qu'il ne soit point encore établi, ou lorsque les règles coulent, et à des époques fixes, de voir peu à peu ces époques s'éloigner, l'écoulement sanguin devenir chaque fois moindre, plus pâle, plus aqueux, colorant à peine le linge, et finir par cesser tout à fait. Aux époques des règles, les symptômes ont coutume de s'aggraver; les malades accusent un sentiment de tension dans les hypochondres, une douleur gravative et compressive autour des lombes; alors aussi les idées se rembrunissent.

Circulation et respiration.

Le pouls est tantôt ralenti, tantôt accéléré ; les malades ont des palpitations à la moindre émotion ; les veines sont peu remplies. Si l'on tire du sang par la saignée, ce fluide est aqueux, le caillot est mou, diffluent; si l'on emploie les sangsues, le sang qui s'écoule des piqûres est presque entièrement séreux ; la respiration devient difficile. Cette gêne augmente par le plus léger exercice, elle est surtout sensible quand la malade monte un escalier ou suit une pente rapide. Tous les symptômes que je viens d'énumérer peuvent fort bien s'expliquer par une altération générale du sang, d'où je crois pouvoir conclure, en m'étayant de l'opinion de M. *Andral,* que si la chlorose

peut être symptomatique de quelque affection grave, presque toujours, au moins, on en trouve le point de départ dans la présence d'un sang trop pauvre.

Deuxième période. Elle mérite surtout qu'on l'examine par la tendance funeste de la maladie. La nonchalance que l'on trouvait au début s'est changée en une difficulté grande ou même impossibilité pour la malade de se livrer à aucune espèce d'exercice; son aimable fraîcheur et son embonpoint sont remplacés par la lividité et la maigreur; la peau devient terreuse, les yeux sont mornes, sans expression; tous les symptômes s'exagèrent, les palpitations deviennent plus fortes, plus nombreuses; la nuit il y a des étouffemens; le sommeil est continuellement entrecoupé par des songes effrayans; le pouls est misérable; les nausées, les vomissemens reviennent à intervalles très-rapprochés. Les viscères de l'abdomen s'engorgent, le ventre se météorise, la prostration des forces est à son comble, de fréquentes syncopes surviennent et complètent le tableau déchirant de cette affection, ou les forces de l'économie épuisées; l'assoupissement devient léthargique, et le flambeau de la vie s'éteint sans secousses ni souffrances.

Durée.

Elle n'offre rien de précis; elle peut chez quelques personnes disparaître après un mois, chez d'autres persister, et se prolonger pendant des années entières.

Terminaison.

La chlorose peut se terminer par le retour à la santé, par les seuls progrès de l'âge, aidés de quelques soins hygiéniques, qui dérobent les malades à l'influence des causes; par la naissance de maladies secondaires très-graves, de lésions du cœur, du poumon, de l'estomac, du foie, du mésentère, et il est facile de concevoir que cette affection, qui, dans le principe, ne présentait pas un caractère sérieux, peut cependant devenir marquée au coin de l'incurabilité.

Diagnostic.

Ordinairement il est facile ; il suffit pour cela de se rappeler bien les causes qui ont engendré la maladie, les signes qui en font les caractères. Des difficultés peuvent néanmoins se présenter pour la bien distinguer d'une lésion organique du tube digestif. Il est, par exemple, une époque dans les affections cancéreuses de cet appareil où le sujet qui en est affecté prend une teinte jaune-paille ; de plus, dans ce moment, ses digestions s'effectuent mal. Il faut avoir recours aux circonstances commémoratives, examiner avec soin la matière des vomissemens, des déjections alvines, explorer les parties douloureuses. La découverte d'une tumeur serait chose précieuse pour dissiper certains doutes. Des affections thoraciques, particulièrement celles du cœur, peuvent être confondues avec la chlorose. En effet, la pâleur, la gêne de la respiration, les palpitations, les étourdissemens que l'on rencontre dans les pâles couleurs, sont autant de symptômes de quelques lésions organiques du cœur ou de son enveloppe. La méprise ici serait très-grave; car si l'on trouve quelques points de ressemblance dans les symptômes, le traitement diffère essentiellement. Dans les maladies du cœur, la peau est moins profondément altérée; de temps en temps la face, les pommettes en particulier, sont colorées ; les lèvres sont livides; il peut exister matité, douleur et bruit particulier dans la région précordiale ; en un mot, les signes propres à chaque lésion. L'ictère et l'anasarque seront facilement distingués. Dans la première maladie, la coloration de la sclérotique; dans la seconde, la peau conservant l'impression du doigt, caractères qui ne se rencontrent point dans les pâles couleurs, suffiront pour empêcher une semblable erreur.

Prognostic. Lorsque cette affection est récente, simple, sans complications, elle est sans danger, et la cure en est facile ; si pourtant elle a été négligée et qu'elle soit ancienne, il peut arriver que tous les secours de l'art soient impuissans pour arrêter sa marche fatale.

Nécropsie.

A l'ouverture des cadavres de jeunes filles qui succombent à la chlorose, on observe des épanchemens dans les cavités des membranes séreuses, ce qui est conforme au rapport de *Bonnet*, qui dit qu'en ouvrant la poitrine et l'abdomen d'une jeune chlorotique, il s'écoula une grande quantité de sérosité. On observe des obstructions aux viscères abdominaux, la capacité de l'estomac sensiblement diminuée, des concrétions biliaires, des tubercules à l'état de crudité ou de ramollissement dans les poumons, le foie, le mésentère; le cœur hypertrophié, ses valvules ossifiées. Tous ces désordres sont plutôt l'effet que la cause de la maladie, et les organes qui offrent de semblables altérations ont été consécutivement affectés. A mon appui, je prendrai l'autorité de M. *Desormeaux*. On ne peut, dit ce savant observateur, attribuer à des lésions aussi variables et aussi graves un ensemble de symptômes assez constans qui se développent et disparaissent souvent avec facilité et promptitude. *Lieutaud* prétend avoir trouvé des cadavres de chlorotiques exsangues. M. *Boisseau* donne pour caractères anatomiques de cette affection le manque de sang coloré dans les artères et les veines, qui, d'après lui, contiennent un liquide plutôt séreux que sanguin.

Traitement.

La première indication, et pour ainsi dire la seule à remplir, consiste à refaire le sang; car l'expérience a prouvé que les médications qui parviennent le mieux à ce but sont celles aussi qui combattent avec le plus de succès les symptômes dominans, réveillent l'énergie de la peau, de l'utérus, des organes de la nutrition.

Traitement hygiénique.

Il consiste à donner à la malade un régime convenable, et à faire que tout ce qui l'entoure contribue puissamment à améliorer son état. On

conseillera le séjour à la campagne dans un lieu élevé, où règne un air pur, vif, tempéré; éviter soigneusement le voisinage des rivières, des marais; choisir un appartement situé au midi ou au levant; rechercher les rayons du soleil, qui vivifient merveilleusement toute l'économie. Dans les belles journées, malgré l'aversion que les malades ont pour toute espèce de mouvement, il faut insister sur les promenades à pied, en voiture, à cheval : ce dernier exercice est peut-être celui dont on peut retirer le plus d'avantages dans le cas d'aménorrhée; il imprime en effet à tout le corps des secousses régulières et modérées qui sont très-propres à exciter l'utérus et à y déterminer l'afflux du sang; il offre de plus l'agrément de s'accommoder parfaitement aux goûts des malades; il exige peu d'efforts. On doit aussi employer tous ses soins à guérir le moral quand il est affecté; s'attirer la confiance par des paroles affectueuses, des conversations pleines d'intérêt; éviter avec attention le désœuvrement et l'ennui, qui donnent tant de prises aux passions, ou les rallument quand elles sont mal éteintes; enfin employer tous les moyens imaginables pour porter le calme et la persuasion là où existent le trouble et l'abattement de l'âme; donner au sommeil le temps nécessaire, éviter la mollesse du lit, qui est un appât séduisant pour la paresse, en même temps qu'elle énerve le corps; se vêtir proprement et chaudement; promener des frictions sur le corps pour réveiller l'énergie de la peau.

On doit apporter un grand soin dans le choix des alimens; il faut autant que possible qu'ils soient succulens, légèrement excitans; les viandes rôties contenant une grande quantité d'osmazome, le gibier. On doit surtout ici consulter les malades, car telle substance est facile à digérer pour un estomac et ne peut l'être par un autre; et pour vaincre une mauvaise disposition de cet organe on commence par de petites portions qu'on élève graduellement; de la sorte, il finit par s'y habituer. Pour boisson, un mélange de vin vieux de Bordeaux et d'eau ferrugineuse par parties égales; ce même vin frappé de glace. Les bains froids de mer, de Barèges et autres : le voyage lui-même peut produire une diversion fort avantageuse.

Traitement pharmaceutique.

Au début, il est quelquefois indiqué, quand il y a embarras gastrique ou intestinal, de déblayer les premières voies ; on a recours, pour cela, dans le premier cas, à l'ipécacuanha ; dans le second, à la rhubarbe, au tamarin. Ces organes sont alors plus aptes à recevoir l'effet des médicamens, que l'on choisit dans la classe des amers et des toniques. Ainsi, de simples infusions de chicorée sauvage, de gentiane, d'aunée, de menthe, le tonique par excellence, le quinquina, le tannin, paraissent compter des succès ; et avant eux le fer, que l'on regarde avec raison comme aussi souverain dans la chlorose que l'est le quinquina dans les fièvres intermittentes. Sans connaître le mode d'action de ce métal, sans prétendre que ce soient les particules du fer qui se mêlent au sang, le modifient, ses effets n'en sont pas moins constans, et il est d'observation que, par son emploi, le sang, auquel *Bordeu* avait donné le nom de *chair coulante*, devient plus riche, plus animé ; qu'il fournit aux organes des matériaux réparateurs, et que bientôt tout le système prend une complexion organique nouvelle. Entre les préparations ferrugineuses, on préfère les eaux minérales de Forges, Vichy, Passy, Plombières, l'eau simple de clous rouillés, le vin chalybé, les tablettes martiales, dont la composition varie. *Tissot* employait la suivante : limaille de fer, poudre de quinquina, un gros de chaque. *Gardien* conseille une poudre composée de parties égales de quinquina, de safran, de carbonate de fer, de chaque trente grains pour une pilule. On doit, dans toutes ces médications, s'attacher à ne point fatiguer l'estomac ; car, sans être le point de départ de la maladie, si on l'irrite, il peut facilement s'enflammer. L'apparition des menstrues, lorsqu'elles ont cessé de couler, doit être sollicitée : on y parviendra par divers moyens, dont les plus usités sont les pédiluves irritans, les bains de siége, les fumigations aromatiques dirigées vers le vagin, les frictions sur les cuisses, l'hypogastre ; les lavemens stimulans, dans lesquels on

peut faire entrer l'aloès, son action sur le rectum étant bien constatée. Ces divers moyens peuvent déterminer une congestion sanguine vers l'utérus. On doit être très-réservé sur l'emploi de certains emménagogues puissans, la rue, la sabine. Il est presque inutile de dire que si l'écoulement ne peut se faire jour au dehors, à cause d'une membrane qui bouche le vagin, il faut recourir à une opération chirurgicale. On a proposé récemment l'électricité pour rappeler les règles et réveiller en même temps l'énergie des autres organes. C'est ainsi que, dans les pâles couleurs, M. le professeur *Alibert*, dans ses leçons de thérapeutique, regarde comme un bon remède, lorsqu'il est confié à des mains habiles, l'électricité en étincelles ou en bains, et ce dernier mode d'administration est celui qu'il conseille de préférer.

Dans la chlorose produite par un amour contrarié, on cherchera ailleurs que dans la matière médicale un remède en rapport avec le mal : rien n'est plus salutaire alors, pour arrêter ce torrent de ravages, que l'union conjugale. Le père de la médecine lui-même nous en donne le précepte : *Ego autor sum ut virgines, hoc malo (chlorosi) affectæ, quàm citissimè cum viris conjungantur, iisque cohabitent.* En effet, les obstacles qui s'opposaient à l'union désirée sont-ils levés, la jeune fille n'a plus de mélancolie; ses lèvres, ses joues reprennent un peu de couleur. De là, grande amélioration de tous les symptômes; le mariage survient; elle se trouve heureuse; sa figure devient fraîche et respire une aimable gaîté; l'œil s'anime, les soucis disparaissent, les doux épanchemens de l'amitié, les tendres aveux les remplacent, et puis l'utérus, qui est uni aux autres organes par une si étroite sympathie, est réveillé de son oisiveté; l'écoulement menstruel s'établit, et bientôt tous les maux de la jeune personne sont guéris.

On explique aisément l'efficacité du mariage dans la chlorose, si la jeune fille est d'un tempérament lymphatique : le mariage ou plutôt le coït stimule l'utérus, et par suite donne aux autres organes l'énergie dont ils étaient privés ; ou bien si elle est douée d'une imagination ardente, qu'une impulsion forte occupe son esprit, lui fasse désirer

impérieusement la possession d'un homme, le mariage survenant met un terme à l'accomplissement de ses désirs, et sa vie, qui semblait presque éteinte, recommence.

Il n'est pas rare de trouver des exemples de semblables guérisons; je terminerai ma tâche par en citer un digne de remarque, qui m'est fourni par M. *Quesnel*, thèse sur la Continence, 1817.

Une jeune demoiselle, âgée de dix-sept ans, étant sur le point de s'unir à un jeune officier, des raisons majeures entravèrent leur mariage; les parens s'y opposaient formellement. Aussitôt elle éprouve un état de langueur qui s'accroît journellement; elle est tourmentée par de violens maux de tête, par un embarras gastrique muqueux; il survient une légère bouffissure de la face; les paupières sont cernées, les yeux battus; la peau, qui était vermeille, devient pâle et plombée; elle finit par prendre un aspect jaunâtre, comme dans l'ictère. La sclérotique n'avait point participé à la coloration générale; elle était, au contraire, très-blanche. Les hypochondres étaient douloureux et tendus, les règles suspendues, les déjections difficiles et accompagnées de cardialgie. Cette maladie fut inutilement combattue par tous les moyens de l'art, et la jeune fille eût probablement succombé à cet état de dépérissement, si ses parens n'eussent consenti à leur union.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum.

II.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguinem è naribus fluere, bonum.

III.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est.

IV.

Impura corpora quò magis nutriveris, eò magis lædes.

V.

In acutis morbis, extremarum partium frigus, malum.

VI.

In acutis affectionibus, rarò purgantibus utendum est.